

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 29.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 19 Juillet 1883.

SOMMAIRE

TEXTE : Avis.—Poésie : Notre histoire, par Louis Fréchette.—Les cieux et leurs habitants (suite), par Giulio.—De tout un peu.—Nécrologie.—La veuve de Lorimier.—Les requins du Golfe, par C.-E. Dionne.—Club de natation.—Bibliographie.—Une exécution au Tonquin.—Choses et autres.—Excursion à Trois-Rivières.—Amour et larmes par Mary (suite).—Nos gravures : Mère ; Au Tonkin ; Les châteaux des familles princières françaises ; Réception de Mgr Mermillod à la cathédrale de Fribourg ; M. Jules Amigues.—Le choléra.—Nouvelles diverses.—Cartouche.—Anecdote sur Rossini.—Les échecs.

GRAVURES : La Mère ; Au Tonkin ; Les châteaux des familles princières françaises ; Réception de l'évêque Mermillod à la cathédrale de Fribourg ; M. Jules Amigues.

AVIS

Nous informons nos abonnés que M. Clément Dupuis a cessé d'être l'agent-collecteur de *L'Opinion Publique*. Nos débiteurs de Montréal, de Québec et de la campagne pourront envoyer l'argent au siège de l'administration, C^{ie} Burland, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

NOTRE HISTOIRE

A LA MÉMOIRE DE F.-X. GARNEAU

Nos lecteurs nous sauront gré de publier la remarquable pièce de vers que M. Fréchette a écrite pour la quatrième édition de *l'Histoire du Canada*, de Garneau. Nous avons déjà exprimé notre opinion sur cette œuvre. Lorsque nos lecteurs l'auront lue, ils penseront comme nous.

O notre Histoire, érin de perles ignorées,
Je baise avec amour tes pages vénérées !

O registre immortel, poème éblouissant
Que la France écrivit du plus pur de son sang,
Drame ininterrompu, bulletins pittoresques,
De hauts faits surhumains récits chevaleresques,
Annales de géants, archives où l'on voit,
A chacun des feuillets qui tournent sous le doigt,
Resplendir d'un éclat sévère ou sympathique
Quelque nom de héros ou d'héroïne antique !
Où l'on voit s'embrasser et se donner la main
Les vaillants de la veille et ceux du lendemain ;
Où le glaive et la croix, la charrue et le livre,
—Tout ce qui fonde joint à tout ce qui délivre,—
Brillent, vivant trophée où l'on croit voir s'unir
Aux gloires d'autrefois celles de l'avenir !

Les gloires d'autrefois, comme elles sont sereines
Et pures devant vous, vertus contemporaines ! . . .

Chênes au front pensif, grands pins mystérieux,
Vieux troncs penchés au bord des torrents furieux,
Dans votre rêverie éternelle et hautaine,
Songez-vous quelquefois à l'époque lointaine
Où le sauvage écho des déserts canadiens
Ne connaissait encor que la voix des Indiens,
Dans le creux des ravins ou sur les sommets chauves,
Mélant leur chant de guerre au hurlement des fauves ?
Parfois, au bruit des flots, quand les vents assidus
Balancent dans la nuit vos longs bras éperdus,
Songez-vous à ces temps glorieux où nos pères
Domptaient la barbarie au fond de ses repaires ?
Quand, épris d'un seul but, le cœur plein d'un seul vœu,
Ils passaient sous votre ombre en criant : Dieu le veut !
Défrichaient la forêt, créaient des métropoles,
Et, le soir, réunis sous vos vastes coupes,

Toujours préoccupés de colossaux travaux,
Soufflaient dans leurs clairs l'esprit des jours nouveaux ?

Oui, sans doute ; témoins vivaces d'un autre âge,
Vous avez survécu tout seul au grand naufrage
Où les hommes se sont l'un sur l'autre engloutis ;
Et, sans souci du temps qui brise les petits,
Votre ramure, aux coups des siècles échappée,
A tous les vents du ciel chante notre épopée !

Notre épopée ! où donc chercher sous le soleil
D'exploits prodigieux enchaînement pareil ?
Dans quelle autre légende humaine trouverai-je
De modestes héros plus glorieux cortège ?

Salut d'abord à toi, Cartier ! hardi marin,
Qui le premier foulas de ton pas souverain
Les bords inexplorés de notre immense fleuve !
Salut à toi, Champlain ! à toi, de Maisonneuve,
Illustres fondateurs des deux frères cités
Qui mirent dans ses flots leurs rivales beautés ! . . .
Ce ne fut tout d'abord qu'un groupe, une poignée
De Bretons brandissant le sabre et la cognée,
Vieux loups de mer bronzés au vent de Saint-Malo.
Bercés depuis l'enfance entre le ciel et l'eau,
Homme de fer, altiers de cœur et de stature,
Ils ont, sous l'œil de Dieu, fait voile à l'aventure,
Cherchant, dans les secrets de l'Océan brumeux,
Non pas les bords dorés d'eldorados fameux,
Mais un sol où planter, signes de délivrance,
A côté de la croix le drapeau de la France !

Sur leurs traces, bientôt, de robustes colons,
Poitevins à l'œil noir, Normands aux cheveux blonds,
Austères travailleurs de la sainte corvée,
Viennent offrir leurs bras à l'œuvre inachevée. . . .
Le mot d'ordre est le même ; et ces nouveaux venus
Affrontent à leur tour les dangers inconnus,
Avec des dévouements qui tiennent du prodige.
Ils ne comptent jamais les obstacles ; que dis-je ?
Ils semblent en chercher qu'ils ne rencontrent pas.
En vain d'affreux périls naissent-ils sous leurs pas,
Vainement autour d'eux chaque élément conspire,
Ces enfants du sillon fonderont un empire !

Et puis, domptant les flots des grands lacs orageux,
Franchissant la savane et ses marais fangeux,
Pénétrant jusqu'au fond des forêts centenaires,
Voici nos découvreurs et nos missionnaires !
Apôtres de la France et pionniers de Dieu,
Après avoir aux bruits du monde dit adieu,
Jusqu'aux confins perdus de l'Occident immense,
Ils vont de l'avenir jeter l'âpre semence,
Et porter, messagers des éternels décrets,
Au bout de l'univers le flambeau du progrès !

Appuyé sur son arc, en son flegme farouche,
L'enfant de la forêt, l'amertume à la bouche,
Un éclair fauve au fond de ses regards perçants,
En voyant défilé ces étranges passants,
Embusqué dans les bois ou campé sur les grèves,
Songe aux esprits géants qu'il a vus dans ses rêves.
Pour la première fois il tressaille, il a peur. . . .
Il va sortir pourtant de ce calme trompeur ;
Il bondira poussant au loin son cri de guerre,
Défendra pied à pied son sol vierge naguère,
Et, féroce, sanglant, tomahawk à la main,
Aux pas civilisés barrera le chemin !

Bien plus : prêtes toujours à s'égorger entre elles,
Et trouvant l'ancien monde étroit dans leurs querelles,
Pour donner à leur haine un plus vaste champ clos,
Les vieilles nations ont traversé les flots.
Albion, de la Gaule éternelle rivale,
Albion contre nous s'allie au cannibale,
Et, durant tout un siècle, ô mon noble pays,
Veut ravir la victoire à tes destins trahis !

N'importe ! sur la vague, au fond des gorges sombres,
Par les gués, sous les bois, jusque sur les décombres

Des villages surpris, combattant corps à corps,
Avec la solitude et le ciel pour décors,
Mélant, prêtre ou soldat qu'un même but attire,
Les lauriers de la gloire aux palmes du martyre,
Le bataillon est là, toujours ardent et fier ;
Et, jaloux aujourd'hui des prouesses d'hier,
Il ne veut s'arrêter dans sa lutte immortelle
Qu'au jour où le drapeau de la France nouvelle
Flottera libre et calme, étalant dans ses plis
Le légitime orgueil des saints devoirs remplis !

Mais le nombre devait triompher du courage.
Un roi lâche, instrument d'un plus lâche entourage,
Satyre au Parc-aux-Cerfs, esclave au Trianon,
Plongé dans les horreurs de débauches sans nom,
Au gré des Pompadours jouant comme un atome
Le sang de ses soldats et l'honneur du royaume,
De nos héros mourants n'entendit pas la voix.
Montcalm, hélas ! vaincu pour la première fois,
Tombe au champ du combat, drapé dans sa bannière ;
Lévis, dernier lutteur de la lutte dernière,
Arrache encor, vengeant la France et sa fierté,
Un suprême triomphe à la fatalité !
Puis ce fut tout. Au front de nos tours chancelantes
L'étranger arbora ses couleurs insolentes ;
Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
Ferma son aile blanche. . . . et repassa les mers !

L'enfant avait donné tout son sang goutte à goutte,
On lui fit du calvaire alors prendre la route.
Trompée en son amour, blessée en son orgueil,
La pauvre nation, sous son voile de deuil,
Les yeux toujours tournés vers la France envolée,
Berça de souvenirs son âme inconsolée.

Il lui fallut vider la coupe des douleurs. . .
Comme aux jours du succès, noble dans ses malheurs,
Elle pleura longtemps, victime résignée.
Mais, un jour, on la vit se roidir indignée,
Et défier soudain du geste et de la voix
Les tyrans acharnés aux lambeaux de ses droits.
La lutte, qu'on croyait à jamais conjurée,
Renaissait plus terrible et plus désespérée :
Il fallait renier la France, ou bien mourir.
Alors, las de porter le joug et de souffrir,
Ces rudes paysans, les yeux brûlés de larmes,
Ces opprimés, sans chefs, sans ressources, sans armes,
Osèrent, au grand jour, pour un combat mortel,
Jeter à l'Angleterre un sublime cartel !

O Dieu, vous qui jugez et réglez toutes choses,
Vous qui devez bénir toutes les saintes causes,
Pourquoi permettes-vous, sinistre dénoûment,
Après cette victoire un tel écrasement ?
Après cette aube vive un lendemain si sombre ?
Après ce rêve, hélas ! tout cet espoir qui sombre ?
Tant de sang répandu, tant d'innocents punis ?
Pourquoi tant d'échafauds ? pourquoi tant de bannis ?

Pourquoi ? . . . Mais n'est-ce pas la destinée humaine ?
N'est-ce pas là toujours l'éternel phénomène
Qui veut que tout s'enfante et vienne dans les pleurs ?
Le froment naît du sol qu'on déchire ; les fleurs
Les plus douces peut-être éclosent sur les tombes ;
L'Eglise a pris racine au fond des catacombes :
Pas une œuvre où le doigt divin s'est fait sentir,
Qui n'ait un peu germé dans le sang d'un martyr !

Nos franchises, à nous, viennent du sang des nôtres.
Oui, ces persécutés ont été des apôtres.
Quoique vaincus, ces peux ont pour toujours planté
Sur notre jeune sol ton arbre, ô liberté !
Ils furent les soldats de nos droits légitimes ;
Et, morts pour leur pays, ces hommes—les victimes
De ces longs jours de deuil pour nous déjà lointains—
Ont gagné notre cause et scellé nos destins !

Et maintenant, cinglant vers la rive nouvelle,
Voyez bondir là-bas la blanche caravelle,